

une sorte de minorité (au sens juridique) irrémédiable. » Cet élitisme se traduit par un système de censure dont l'économie générale est la même avant et après 1952. Ce qui fait, selon Jacquemond, que la seule innovation importante introduite par le régime des Officiers Libres concerne l'expression politique, désormais étroitement contrôlée. En revanche, ce même régime ne fait dans le domaine littéraire et artistique qu'entériner le système de censure mis en place au début du siècle par la monarchie constitutionnelle et l'occupant britannique. Ce système est d'ailleurs organisé autour d'une « loi des libertés décroissantes » : plus le moyen de diffusion touche un large public, plus il est contrôlé. « *Liberté maximale pour le livre, support au public le plus restreint [...]. Relative liberté également de la presse quotidienne et périodique [...]. Moindre liberté ensuite pour tous les supports audiovisuels (théâtre, cinéma, cassettes, vidéocassettes, etc.), tous soumis à une censure préalable qui relève du ministère de la Culture [...]. Liberté minimale enfin pour la radio et la télévision, monopoles d'Etat dotés de leur propre censure, qui relève du ministère de l'Information et est beaucoup plus sévère, y compris dans le domaine de la production de fiction.* »

La démarche de Jacquemond est d'une grande honnêteté intellectuelle. Pas de complaisance, ni de formules toutes faites. Ce qui témoigne d'une tension intime relative à la position même de l'auteur qui tient à éviter les pièges d'une lecture trop « intérieuriste » ou, au contraire, trop « extérieuriste ». Quant à l'enquête elle-même, on y trouve pratiquement l'essentiel : le mode de fonctionnement du champ intellectuel, les rapports entre l'écrivain et l'Etat, les incidents qui secouent périodiquement le milieu littéraire, les tentatives d'indigénisation des formes importées, la censure exercée par la société et la montée en puissance d'al-Azhar, l'érosion des normes esthétiques et éthiques, les relations entre la presse et la littérature, le marché de l'édition, la comparaison entre l'évolution de la poésie et celle de la prose, l'entrée massive des femmes dans le champ littéraire, etc.

Au terme de son enquête, l'auteur remarque que « *ce qui frappe d'abord c'est les permanences*

plutôt que les changements ». Par là, il veut attirer l'attention sur la récurrence des mêmes polémiques : tout continue à se dérouler dans les termes définis par les maîtres fondateurs du champ intellectuel égyptien moderne, qu'il s'agisse de la langue, le statut du religieux, l'identité, le rapport à l'étranger, etc. Il en est de même pour la « *superstition scripturaire* », à savoir « *cette croyance dans le pouvoir de la parole écrite* ». Il y a tout de même une évolution remarquable et révélatrice d'une transformation du statut du roman, considéré de plus en plus comme une forme privilégiée d'expression de l'imaginaire collectif dont la légitimité est désormais reconnue. Quant à la pérennisation des mêmes débats, elle s'explique d'abord par la permanence du rapport des intellectuels et des écrivains égyptiens « *aux trois grandes instances qui déterminent leur statut matériel et symbolique : l'Etat, le corps social et l'étranger* ».

—HASSAN CHAMI

LE LIVRE DES PRODIGES, ANTHOLOGIE DES KARAMAT DES SAINTS DE L'ISLAM. CHOIX, TRADUCTION DE L'ARABE ET ÉTUDE PAR KADHIM JIHAD. SINDBAD/ACTES SUD, PARIS, 2003, 273 P.

« Sur le char des anges », « Gazelles à l'horizon », « Le Nil se calme » ou encore « Halte aux pleureuses », « Le Nœud du désir », tels sont les thèmes de ces récits de prodiges choisis par le poète, traducteur et critique Kadhim Jihad, dans ce recueil savoureux au sens fort du terme.

Il s'agit d'un aperçu inédit sur un large pan de la littérature populaire arabe, qui a couvert plusieurs siècles, depuis le XII^e jusqu'au début du XIX^e, et qui est constitué de récits dans la mouvance du soufisme. Cela correspondait à une période de turbulences politiques. Comme le disait l'historien Michel de Certeau : « *Les périodes de crise et de mutations sont les temps privilégiés pour la mystique quand les références et les grandes options d'une société sont remises en question.* »

Face aux docteurs de la loi et aux ulémas en général, qui formaient une élite sociale, les milieux

populaires élaboraient et échangeaient leur propre discours sur le monde et le divin. Au croisement de la mystique et de la littérature merveilleuse, c'est un véritable genre littéraire qui se dessine à travers ces récits de prodiges ; un genre qui demande qu'on découvre ses caractéristiques, ses rapports avec les autres langages des sociétés arabes ou encore ses relations avec l'Histoire, sa manière de l'é luder ou de la transformer.

Ce sont ces possibilités d'exploration que signale Kadhim Jihad dans une post-face à la fois savante et brillante intitulée « Pour une typologie des prodiges », et qui constitue en elle-même un morceau d'anthologie de ce que devrait être une relecture moderne du patrimoine littéraire arabe : un aller-retour fécond entre les données linguistiques, littéraires, religieuses et historiques, une approche de l'intérieur dynamisée par les questionnements d'auteurs contemporains tels Derrida, Deleuze, Miguel Asin Palacios, ainsi que par les questions soulevées par de grands poètes. Ajoutons-y une sensibilité à l'aspect psychanalytique de ces textes. C'est ainsi qu'on apprend que ces récits, paroles vivantes, témoignent d'une pensée soucieuse de la vie pratique, une « science » ouverte au non-savoir et apte à imposer un nouvel étalon de vérité où il s'agit d'accepter « *les communications personnelles* » et « *la possibilité de s'adresser à quelqu'un ou de l'entendre* ».

Effectivement, ces histoires font l'effet d'« éclats » pris sur le vif de situations mettant en jeu, toujours, une relation de dialogue. Ne prétendant ni énoncer une vérité absolue, ni une morale, pas plus que donner une recette applicable de manière pérenne, elles sont en dehors du circuit du savoir autorisé. Elles appartiennent plutôt au domaine de l'imtemporel, de l'irruption d'une vérité de l'imaginaire, qu'on pourrait qualifier d'inconscient ou d'illumination mystique, selon les cas. En effet, ce qui caractérise sans doute à la fois la forme et le contenu de ces récits, c'est cette rapidité, cette ellipse dans l'événement et dans la parole qui le dit. On y trouve toutes sortes de raccourcis qui court-circuitent les répartitions et classifications habituelles : entre le réel et le surnaturel, entre les morts et

les vivants, les animaux et les hommes, le désir et sa réalisation, et pour finir, entre les mots et les choses. D'où l'introduction dans un univers étrange, quasi fantastique, mais aussi une plongée vivifiante dans un ordre du monde radicalement autre.

Le dialogue entre morts et vivants y est continu pour les « héros » de ces récits que sont les *walî*, terme que Kadhim Jihad nous recommande de ne pas traduire par « saint » car ce serait réducteur et peu pertinent ; il nous propose, à partir de la racine *w-l-y*, plusieurs champs sémantiques : proximité avec Dieu, servitude consentie et soutenue à Dieu ; le *walî* serait un homme qui s'efface, voire un « homme sans qualités » selon une vision moderniste. La principale fonction des *walî* semble d'être des médiateurs, des « passeurs » d'un monde à l'autre. Ils communiquent avec l'au-delà, l'invisible, et représentent ce surnaturel en se faisant les vecteurs de sa manifestation ; de même qu'ils représentent l'humain auprès des forces surnaturelles, intercédant auprès de Dieu pour obtenir des faveurs pour ceux qui les fréquentent.

Tel marin voulant arriver à bon port sollicitera un *shaykh* ; ce dernier fera en sorte qu'un vent se lève alors même que les spécialistes de la mer considéreraient cela comme impossible. Par leurs capacités à communiquer avec plantes et animaux, ces *walî* parviendront à satisfaire des besoins tels que la faim et la soif, mais toujours avec une abondance qui est la marque de l'extraordinaire. Cependant, force récits soulignent combien ces satisfactions ne doivent pas être un but en soi. Les miracles se situent plutôt dans le triomphe de la volonté, du courage et de l'ascèse. Untel a envie de dattes fraîches, il en découvre dans sa besace mais n'en mange pas.

Cependant, les prodiges ne visent pas tous à obtenir de l'argent ou de la nourriture dans un monde où la vie est rude et difficile. Ils viennent souvent témoigner des peurs et des fantasmes de la société des individus en situation. Voilà une jeune fille qui, le soir de son mariage, a tellement peur de se faire déflorer : elle implore Dieu que cela ne lui arrive pas. Elle meurt sur-le-champ. Il suffit d'imaginer l'impact d'un tel récit sur les jeunes filles de l'époque...

Destinataire du désir, le *walî* le révèle en fait à ceux qui viennent l'implorer. Un homme vient se plaindre de la frénésie sexuelle féminine : s'il veut ne plus désirer de femme, le *walî* lui passe la main dans le dos. Notons que ce rôle d'intercesseur, reconnu aux *walî* même après leur mort, perdure dans certaines *zaouïas* au Maghreb. Ruptures dans le cours ordinaire des choses, ces prodiges ont donné lieu à des récits remarquables par leur concision et leur sens de la chute. Le lecteur pourra les aborder au hasard : ils se suffisent à eux-mêmes, chacun ouvrant sur une méditation particulière. Surprenants, incisifs et ésotériques, ils nous prennent vraiment au dépourvu.

—SALOUA BEN ABDA

YAHYA HAQQI. *RÉVEILLE-TOI !*. ROMAN
TRADUIT DE L'ARABE (EGYPTE) PAR PHILIPPE
VIGREUX. PARIS, ACTES SUD, 2003, 132 P.

Yahya Haqqi, né en 1905 au Caire, est mort en 1994 après avoir occupé plusieurs fonctions culturelles. Rédacteur en chef de la revue *Al-Majalla* (1962-1970), il est considéré comme l'un des « parrains » des écrivains de la génération des années 1960. Observant une attitude critique à l'égard du réalisme engagé qui prévalait à l'époque de la poussée nationaliste, il fut l'un de ceux qui sut mesurer les enjeux existentiels de la transformation sociale, au-delà des idéologies collectives. Peu traduit, il mérite que le lecteur le découvre à travers ce court roman qui est une sorte de synthèse poétique d'une tranche de l'histoire contemporaine de l'Égypte.

Assurément, cet ouvrage est le témoignage d'une rupture, celle entre l'univers traditionnel d'un village et son nouveau visage, après l'irruption de la révolution moderniste menée de main de maître par quelques « hommes de bonne volonté ». Là où fatalisme et abandon à la volonté divine nimbaient de douceur les caractères et les sentiments, une tempête va se lever dès lors que ces « hommes de bonne volonté », des technocrates, vont maîtriser l'organisation économique et sociale.

Présenté comme les souvenirs d'un narrateur soucieux de donner une description typique de son village, ce texte saisit le bouleversement dans sa radicalité en opposant la première partie intitulée « Hier », à la seconde, « Aujourd'hui ». Il suffit d'une seule année et du retour au village d'un homme particulièrement entreprenant pour que l'on passe de l'ère magique de l'enfance du village à l'âge réaliste de l'importance de l'argent et des rivalités individuelles.

Le style des deux parties connaît le même contraste. D'abord poétique, émaillée de proverbes et formules venues d'un temps immémorial, la langue de l'auteur devient pédagogique, centrée sur les dialogues où émergent la parole individuelle et les altercations. Ainsi, passe-t-on d'un système communautaire où le groupe propage des rumeurs et se transmet des vérités ancestrales à une société où l'individu prend conscience de lui-même dès lors qu'un projet collectif lui est imposé de l'extérieur.

Yahya Haqqi saisit ce glissement à l'intérieur d'un microcosme social qu'il a choisi à dessein « car ce sont des individus dont la vie est pour moi un exemple, des "originaux" voués – tel le rôle qui leur est dévolu ici-bas – à concentrer en eux sous leur forme la plus aiguë des soucis et des problèmes si uniformément répartis entre le commun des mortels qu'on n'en perçoit plus le relief et l'amitié. Ils sont les plus aptes à témoigner de ce qui se passe ; les premiers aussi – c'est justice sous couvert d'injustice – à subir le choc en retour lorsque la société vacille, de même que les éminences du tronc, témoins de la croissance de l'arbre et point de départ des nouveaux surgeons, sont les premières à tomber lorsqu'on veut l'équarrir. »

Il s'agit donc d'une galerie de portraits de quelques personnages typiques : le boucher, le jeune artiste, le mari de la boîteuse, le nabot... Ils aiment tous se réunir chez le tavernier qui aime son métier car il lui « permet de voir les gens tels qu'ils sont, aussi nus que leurs mères les ont mis au monde ». Il est vrai que les cœurs s'épanchent dans la chaleur de cette taverne où les hommes, à moitié endormis, se laissent aller aux plaisirs de l'échange et de la musique. Le titre de l'ouvrage, *Réveille-toi !*, résonne comme une sommation venue d'on ne sait où, qui intime à